

LE MÉPRIS DE LA RAISON ?

L'irrationalisme est l'abîme de la pensée, son moment critique, sa pointe extrême, son acmé, son silence. Au xx^e siècle, les intellectuels — et notamment les philosophes (Adorno, Horkheimer, Heidegger, Habermas, Foucault, Deleuze, Derrida...) — ont écrit le devenir déraison de la raison, son retournement, sa perversion. Nous savons clairement, de plus en plus explicitement au moins depuis les années 1930 (Musil, Freud, Valéry, Husserl)¹, que nous autres, civilisations, nous sommes mortelles. De là un chef d'accusation porté contre la raison, dénonçant ses accointances avec les malheurs du siècle. Après la Deuxième Guerre mondiale, ce chef d'accusation est amplifié: peut-on penser après Auschwitz (Adorno) ? L'absurde prolifère en littérature, la perte du sens contamine la sensibilité, Marguerite Duras publie *Le Shaga*² (1968). Dans «Le sujet et l'Histoire», Claude Burgelin écrit: «Après la débâcle de 40, les camps, les déportations, les bombardements massifs, Hiroshima, se défond en même temps le récit héroïque et le sentiment que l'Histoire est lisible et productrice de sens. (...)

1. *L'Homme sans qualités* (1930), Paris, Gallimard, «Folio» (4 vol.), 1973-1974; *Matoise dans la culture* (1930), Paris, PUF, « Quadrige », 2000; « *La crise de l'esprit* » (1934), *Variété, Œuvres I*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1992, p. 988; *La Crise de l'humanité européenne et la philosophie* (1935), Paris, Aubier, 1987.

2. « (R)êve d'un autre langage, revenu à des formes plus primitives (...) voilà sans doute ce qu'illustre *Le Shaga*. Le shaga (...) traduit la distance sans doute grandissante qui se développe entre la langue académique et la langue réellement parlée dans la société française contemporaine (...). Le dialogue débouche d'ailleurs, en particulier à travers une histoire d'oiseau-parleur (...) sur une logique de plus en plus perturbée et le total non-sens. Du Shaga il est d'ailleurs dit qu'il a du moins "cet avantage de mener à rien et de semer la pagaille" » (J. Pierrot, *Marguerite Duras, op. cit.*, p. 177-178).

(S)urgissent des figures archaïques et chargées d'une mythologie comme antehistorique: l'homme lazaréen ou giacomettien, les nouvelles incarnations d'un Job même plus pathétique ou plaintif que seraient par exemple les créatures enlisées ou paralysées de Beckett. L'Histoire est trou noir, innommable, qu'il est à la fois impossible et inutile d'évoquer (...) une Histoire même pas nommée, même pas nommable.»¹ Si la floraison ultime de la raison produit la mort volontaire, orchestrée, rationalisée², comment ne pas prendre en haine la raison et de ce fait, malgré tout, pactiser avec ce que l'on entend dénoncer, la folie du temps?

« *Quand le temps est mensonge et imposture, on l'épouse aussi ? Je ne vois qu'une façon d'adhérer au temps (...) c'est de le nier* » (Duras)³.

Mais il convient d'abord de s'attacher à quelques distinctions conceptuelles: rationalisme, antirationalisme, irrationalisme. Dans une acception convenue depuis *La Destruction de la raison*⁴, l'irrationalisme serait synonyme d'antirationalisme et s'opposerait donc également au rationalisme qui ne serait perçu que comme une belle unité, transhistorique et transphilosophique, au moins jusqu'à Fichte, Schopenhauer et Nietzsche. De Platon à Hegel, la raison déploierait alors ses fastes et ses promesses pour s'éteindre et s'embraser, s'embrasser et s'éteindre dans les foudres de la volonté de puissance, ou pour s'échouer sur les écueils de la prophétie du nihilisme. Après Lukács, l'antirationalisme deviendra le moment critique d'une autoréflexion de la raison débouchant sur une conscience douloureuse ou malheureuse de ses échecs et de ses impasses auxquels nul autre recours ne saurait être que

1. *Les Cahiers de la Villa Gillet*, op. cit., p. 126.

2. « Une des plus grandes nations civilisées du monde (...) vient d'assassiner onze millions d'êtres humains à la façon méthodique, parfaite, d'une industrie d'État. Le monde entier regarde la montagne, la masse de mort donnée par la créature de Dieu à son prochain » (M. Duras, *La Douleur*, op. cit., p. 60).

3. Propos de 1970 cités par j.-M. Turine, *Marguerite Duras, le ravissement de la parole*, op. cit.

4. G. Lukács, Paris, Ed. de l'Arche (2 vol.), 1958 et 1959.

l'irrationalisme, c'est-à-dire le nouveau-né de l'union consanguine de la raison et de son autre, contradiction ultime qui provoque le refus radical de la raison: l'a-raisonnement (Heidegger). Nous n'aurions donc pas tant à faire avec des notions antinomiques (rationalisme d'un côté et antirationalisme ou irrationalisme de l'autre) ou à de pures synonymes (antirationalisme et irrationalisme) mais à une triste continuité, une filiation monstrueuse, une dégénérescence, un désastre (Blanchot).

« Ce n'est pas le sommeil de la raison qui engendre les monstres, mais plutôt la rationalité vigilante et insomniaque » (Deleuze et Guattari)¹.

Alors, les Lumières disparaissent tandis que s'épaissit l'obscur horizon. Le xx^e siècle, le moins bel âge de l'humanité ? *Nuit noire Calcutta*, la chambre noire et l'écran noir d'une Histoire invisible (*L'Homme Atlantique*). De là l'abattement de la Raison, le trou, le noir, le vide et, en désespoir de cause, le difficile sauvetage par le Sensible. De là les tentatives de la littérature pour ne pas perdre tout à fait pied lorsque les repères traditionnels se délitent. La littérature du siècle, comme toute littérature, n'échappe pas au temps qui la produit, même si nous aimons croire l'art éternel ou intemporel. Dans le même article précédemment cité, Claude Burgelin écrit des littératures « du je » des années 1980-1990, en France: «Romans noirs qui rescénarisent indéfiniment, mais avec de nouveaux décors et une violence ou une ironie accrue, des formes abâtardies ou singulières d'insurrection et de transgression.» Ces littératures s'inscrivent dans le sillage d'une constellation qui réunit «Claude Simon, Duras, Perec, Doubrovsky », écritures de la mémoire obsédée par l'Histoire: «Pourquoi le XX^e siècle européen a-t-il eu à en découdre avec la psychose ? (...) comment arriver à mettre à distance par le travail des mots, de la représentation et du récit ce qui fut à ce point une trouée ? »² Bien avant les années 1980 en effet, c'est en 1950, avec *Un Barrage contre le Pacifique*, que Duras inaugure une littérature qui prend en charge ces interrogations, les oubliant à l'occasion (*La Musica*, 1965; *L'Amour*, 1971 ; *La Maladie de la mort*, 1982; *Les yeux bleus cheveux noirs*, 1986) – dénégations pathologiques –, mais les reprenant aussi, régulièrement; alternant les hésitations et l'obsession. Ce sont ces questions qui ciblent et criblent la Raison que nous voudrions à présent travailler, en recherchant comment l'écriture de Duras est elle-même traversée par cette crise de la Raison, comment elle la scénarise, quelles réponses spécifiques elle y apporte et quelle distance elle impose ou interdit.

1. *L'Anti-Edipe*, op. cit., p. 133.

2. *Les Cahiers de la Villa Gillet*, op. cit., p. 128-129.

Traditionnellement, la critique durassienne ne s'attarde guère sur de telles questions, au mieux en vient-elle directement à la réponse, la solution lorsqu'elle ne clôt pas le débat d'un revers de main péremptoire pour imposer, «comme chacun sait», que l'ignorance durassienne est par excellence le balai des sorcières de Michelet qui évacue la raison et reconduit vers son en deçà, c'est-à-dire vers l'irrationnel ou le Sensible. Suivant l'autoproclamation de Duras qui s'était instituée «maître à dépenser», on considère alors la Raison comme un monstre froid, unique et homogène, anhistorique et dévitalisé. La littérature ne parle pas le langage de la raison, pas davantage n'a-t-elle vocation à signifier l'Histoire. C'est ainsi que sont advenus les deux premiers romans de Duras (*Les Impudents*, 1943 ; *La Vie tranquille*, 1944), premiers romans après la défaite de *L'Empire français*, congédiant l'Histoire et l'érudition pour n'exhausser que le malheur familial d'une micro-histoire de province dans la lignée de l'écriture de Mauriac. Premiers romans, avant les heurts d'une écriture qui se querelle davantage avec la politique et l'Histoire. Premiers romans infra-historiques où règnent encore le familialisme et auxquels feront par la suite écho les romans de la vie privée.

Christiane Blot-Labarrère, de son côté, propose: «Toute raison, toute logique, tout sens convenu se perdent. Ne règne plus qu'une sorte d'égarément, de peur, l'avance d'une ténébreuse folie. De là que la démesure deviennent pour (Duras) la seule mesure.»¹

1. «Écrire, aimer ou le malheur merveilleux », *La Nouvelle Revue française*, op. cit., p. 125-126.

Et Mette Armel: «L'écriture de Marguerite Duras jaillit des profondeurs. Elle tente de traduire directement et brutalement le sensible, en refusant comme une trahison toute conceptualisation. Le mot est comme un son intermédiaire entre le cri et le silence, porté au cinéma ou au théâtre par la magie des voix. Le langage de Duras n'est pas l'expression d'une pensée mais celle d'état du corps.»¹ Avant Blot-Labarrère ou Armel, Christiane Mackward avait déjà présenté l'écriture durassienne comme «une écriture "inspirée", proche de la vie du corps, de l'inconscient, de la biographie au sens strict »² Dans cette perspective, François Péraldi a indiqué que Duras ne parle pas grec mais que son monde est habité par un « au-delà de la Grèce, un Orient plus lointain: les Indes (...) effondrement originel, comme le gouffre qui se creuse au sein de l'indifférencié chaotique»³. Et dans des termes presque équivalents, Micheline Tison-Braun écrit: «L'anti-intellectualisme (de Duras) (...) trouve son symbole dans l'opposition désormais classique Orient/Occident (...). (Duras) s'oppose (...) au volontarisme classique, à l'individualisme (...). Duras voit ses personnages comme "charnels" – c'est-à-dire qu'elle refuse de dissocier l'âme du corps qui lui paraît pratiquer une sagesse plus sage que celle des philosophes.»⁴ Et Dominique Roussel-Denes résume l'ensemble en indiquant que l'« exercice de la raison est exclu » de la définition de « vivre »: « La conception durassienne de l'existence est bel et bien émotionnelle et même doloriste.»⁵

La critique durassienne se contente en fait de reprendre les propres mots de Duras, « certains » mots de Duras: « Écrire, aimer. Je vois que cela se vit dans le même inconnu. Dans le même défi de la connaissance, mise au désespoir »⁶; «(L)a folie (...) exerce sur moi une séduction. C'est, à l'heure actuelle, le seul élargissement de la personne.

1. Texte introductif au dossier «Marguerite Duras» du *Magazine littéraire*, n° 278, juin 1990, p. 16.

2. « Structure du silence / du délire », *Poétique*, n° 35, septembre 1978, p. 314.

3. « Les Indes impossibles », *Marguerite Duras à Montréal op. cit.*, p. 125-126.

4. *Marguerite Duras*, Amsterdam, Rodopi, 1985, p. 65-66.

5. *Politique et écriture dans l'œuvre de Marguerite Duras, op. cit.*, p. 328-329.

6. Extrait cité par Ch. Blot-Labarrère, « Écrire, aimer ou le malheur merveilleux », *La Nouvelle Revue française, op.cit.*, p.125.

Dans le monde de la folie, il n'y a plus rien, ni bêtise ni intelligence. C'est la fin du manichéisme, de la responsabilité, de la culpabilité »¹ ; «Nous sommes là (*Le Ravissement de Lol. V. Stein*) dans un monde totalement corporel. C'est en marchant (...) qu'une mémoire la quitte, que le transfert s'opère. Ce n'est pas en réfléchissant (...) elle est incapable de réfléchir, Loi. V. Stein; elle s'est arrêtée de vivre avant la réflexion (...). La réflexion est un temps que je trouve... douteux, qui m'ennuie. Et si vous prenez mes personnages, ils sont tous, ils précèdent tous ce temps-là, enfin les personnages que j'aime, que j'aime profondément. C'est sans doute l'état que j'essaie de rejoindre quand j'écris; un état d'écoute extrêmement intense, voyez, mais de l'extérieur. Quand les gens qui écrivent vous disent: quand on écrit, on est dans la concentration, moi je dirais: non, quand j'écris, j'ai le sentiment d'être dans l'extrême déconcentration, je ne me possède plus du tout, je suis moi-même une passoire, j'ai la tête trouée »². Duras a également commis avec Xavière Gauthier: *Les Parleuses*, un livre d'entretiens haut en misandrie et en anti-intellectualisme.

Redoublant les mots de Duras, les critiques entendent donc dire la vérité ou les vertus durassiennes: ignorance (Borgomano), déraison, illogisme, non-sens, folie (Blot-Labarrère), sensibilité (Armel), tandis que la raison serait synonyme d'oppression, d'exploitation, d'exclusion, et la vie du corps synonyme d'écriture (Christiane Mackward). La raison signerait le «grand enfermement» sur lequel a travaillé Foucault: «Grise est la théorie mais vert est l'arbre de la vie» (Goethe). Contre un rationalisme qui a eu pour conséquences, directes ou indirectes, des coupures, des segmentations, contre le rationalisme qui défend le Même, le romantisme a réagi en exaltant la différence, en radicalisant l'avènement d'un sujet corporel, de La Vie matérielle. Un matérialisme esthétisé ferait alors figure d'irrationalisme:

«Un certain irrationalisme croit devoir considérer que l'abstraction (...) éradique la légitimité comme la vie du monde vécu, que le passage à l'abstrait

1. *Romans, cinéma, théâtre, Un Parcours 1943-1993, op. cit.*, p. 1074.

2. *Les Lieux de Marguerite Duras, op. cit.*, p. 98.

condamne, récuse et interdit toute dimension sensible à la pensée comme à la culture d'un Occident rationalisé contre lequel on croit devoir désormais s'inscrire en faux. Pour beaucoup (...), il existerait un monde de "La Représentation" qui enfermerait l'Occident dans la fiction logocentrique (...). Le monde de l'abstraction serait coupé du sensible » (Odile Marcel)¹.

II convient désormais d'admettre qu'un tel irrationalisme s'explique - comme l'exprime Platon - par l'incompétence. S'il n'est en effet «pire mal que d'avoir pris en haine les raisonnements» et «de devenir des *misologues* », c'est souvent faute de se remettre en cause soi-même, faute d'entendre le caractère haïssable du moi: «Quand on a donné sa confiance à la vérité d'un raisonnement sans avoir de compétence en ce qui concerne les raisonnements et que par la suite on juge que ce raisonnement est faux (...), on se (fait) une joie de reporter sur les raisonnements la responsabilité de la faute en la détournant de soi-même. »² Mais Duras qui offre à ses commentateurs les fers rougeoyants pour abattre trop rapidement la raison est peut-être davantage ambiguë, son œuvre plus complexe et ses mots moins irrationnels qu'ils ne paraissent: « Le fait que je n'aperçoive pas une certaine logique ne signifie pas que je n'en ai pas une, à mon tour », dit la femme du *Camion*³. Il faudrait donc se prémunir contre une lecture rapide de Duras. Duras n'esthétise pas nécessairement le vide ni la folie, du moins pas systématiquement, même si ses mots restent lovés dans l'implicite ou le non-déployé. Lorsqu'elle dit être, écrivant, «une passoire », avoir «la tête trouée », il n'est pas sûr qu'elle incarne là un nihilisme, davantage est-elle traversée par une certaine intelligence du monde, une mémoire, une connaissance, mais confuse, ou intuitive.

L'antirationalisme, en ce sens, peut très bien ne pas être un irrationalisme (un mépris de la Raison ou l'absence de raison). L'antirationalisme peut n'être qu'une première forme, une ébauche de contestation de la raison. Davantage est-il l'actua-

1. « Le Paysage comme objet philosophique », *Géographie et cultures*, n° 13, numéro spécial *Paysage*, printemps 1995, p. 13.

2. *Phédon*, à la suite de *l'Apologie de Socrate et Criton*, Paris, Gallimard, «Folio/Essais », 1999, 89 d., p. 167, 169, 170.

3. *Op. cit.*, p. 53.

lisation d'un autre rationalisme sinon l'anticipation d'un nouveau rationalisme. Sa contestation de la raison n'est alors que la contestation d'une forme particulière de la raison, d'un certain rationalisme, dominant ou logocentrique¹. Ce mépris de la Raison dit alors de manière sensible l'urgence d'un autre rationalisme, d'un nouvel humanisme, d'une intelligence du monde renouvelée. Ce mépris dit les vertus de la patience du concept. Duras – que nous connaissons impulsive et péremptoire voire déraisonnable et irrationnelle² – a ainsi envisagé, paradoxalement, une certaine prudence: « Je fuis ceux des gens qui au sortir d'apprendre les choses ou de les voir savent déjà penser, et quoi, et quoi dire, et comment conclure. Il faut se garder de ces gens parce qu'ils veulent avant tout perdre ce savoir-là, l'éloigner d'eux en passant à sa résolution immédiate, il faut fuir ces gens qui parlent des remèdes et des causes, qui parlent de la musique dans la musique, qui, tandis qu'on joue une Suite pour violoncelle, parlent de Bach, qui, tandis qu'on parle de Dieu, parlent de religion (*L'Été 80*)³.

Force est dès lors de reconnaître que Duras ne propage ni un éloge de la folie ni un éloge de l'ignorance. Nous ne rencontrons pas systématiquement dans son œuvre la présence de cette « ignorance durassienne » dont parlent les « durassiens », qui considèrent que le bilan de la vie d'Ernesto (*La Pluie d'été*) l'amènerait à conclure, « sur le mode amer de *L'Écclésiaste*, à la vanité de toute connaissance (...). La démonstration par l'absurde de la vanité du savoir » serait « ainsi faite de façon magistrale » (Dominique Roussel-Denes)⁴. *L'Écclésiaste* marquerait ainsi l'aboutissement de la connaissance d'Ernesto: « C'était pas la peine. Du tout. Du tout. Du tout » (Duras, *La Pluie d'été*)⁵.

1. Dans une note à l'attention des comédiens du *Shaga*, Duras indique que la folie « se trouve être l'équivalent d'une contestation révolutionnaire par rapport à la folie terrée, des autres »

(Cf. Claire Deluca, « A propos du *Shaga* et de *yes, peut-être* », *Marguerite Duras, Rencontres de Cerisy*, A. Vircondelet (dir.), Paris, Écriture, 1994, p. 294).

2. Cf. notamment l'article de Duras: « Sublime, forcément sublime Christine V. », *op. cit.*

3. *Op. cit.*, p. 46.

4. *Politique et écriture dans l'œuvre de Marguerite Duras, op. cit.*, p. 385.

5. Paris, POL., 1990, p. 38.

Or, pas davantage que Rousseau dont elle s'inspire indéniablement, l'auteur de *La Pluie d'été* ne professe absolument – radicalement – la vanité du savoir. Tout au plus entend-elle s'inscrire en faux contre un certain type de savoir, un savoir institutionnalisé et stérile si ce n'est stérilisant, une culture livresque, une érudition poussiéreuse. C'est ce que Marx avait désigné sous le nom de superstructure qui est alors dénoncé, un savoir inerte, sans vie, autosuffisant, un savoir sans descendance, sans conséquence, des théories sans application. Un savoir disjoint de la vie concrète, de la vie matérielle. Mais il n'est pas certain cependant que Duras tombe dans le travers marxiste – reconduit par Micheline Tison-Braun précédemment citée – qui consistait à inscrire toute la philosophie, toutes les philosophies, au tableau d'entomologiste d'une superstructure condamnable, tant il est vrai que la philosophie ne se réduit à la *philosophia perennis*.

Ainsi, si Ernesto, revenant de l'école, fait d'abord résonner la célèbre formule de *L'Émile*: «Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas»¹, en disant à sa mère: « Je retournerai pas à l'école parce que à l'école on m'apprend des choses que je sais pas» (*La Pluie d'été*)²; sa passion sera cependant, une passion livresque, une lecture sensible: non *Robinson Crusoe* mais *La Bible*: «C'est comme si la connaissance changeait de visage (...). Dès lors qu'on est entré dans cette sorte de lumière du livre... on vit dans l'éblouissement... » Pour Ernesto, *La Bible* «(compose) durant longtemps toute sa bibliothèque» (Rousseau)⁴, tandis que pour Duras, *La Vie de Jésus* de Renan est une lecture qu'elle a souvent reprise. Duras a lu et aimé *La Bible*; elle a également lu et relu, et aimé Renan. Dans un entretien au *Nouvel Observateur* en 1990, elle dit de lui: «Un immense auteur. C'est

1. J.-J. Rousseau, *Emile ou de l'éducation, œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, «L'Intégrale», vol. 3, 1971, p. 129.

2. *La Pluie d'été*, op. cit., p. 22.

3. *Ibid.*, p. 109.

4. J.-J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, op. cit., p. 129.

merveilleux ce type d'attitude qu'il a quand il nous apprend que Jésus était un enfant terrible ! »¹

«Jésus (...) apprit à lire et à écrire, sans doute selon la méthode de l'Orient, consistant à mettre entre les mains de l'enfant un livre qu'il répète (...) jusqu'à ce qu'il le sache par cœur (...). Jésus fréquenta peu les écoles (...), et il n'eut aucun de ces titres qui donnent aux yeux du vulgaire les droits du savoir. Ce serait une grande erreur cependant de s'imaginer que Jésus fut (...) un ignorant. L'éducation scolaire trace chez nous une distinction profonde, sous le rapport de la valeur personnelle, entre ceux qui l'ont reçue et ceux qui en sont dépourvus. Il n'en était pas de même en Orient, ni en général dans la bonne antiquité (...). La délicatesse des manières et la finesse de l'esprit n'ont rien de commun en Orient avec ce que nous appelons éducation. Ce sont les hommes d'école, au contraire, qui passent pour pédants et mal élevés. Dans cet état social, l'ignorance, qui, chez nous, condamne l'homme à un rang inférieur, est la condition des grandes choses et de la grande originalité » (Renan)².

À travers cet extrait, la communauté d'esprit entre Ernesto et le Christ se fait visible ; et il est possible que le nom du héros durassien doive quelque chose au prénom de l'historien: Ernest/Ernesto. Tandis que les deux prénoms du père d'Ernesto, Emilio/Enrico, ont pour origine, au-delà du nom du traité d'éducation de Rousseau, les deux prénoms du père de Marguerite: Émile/Henri.

Après la lecture de *La Bible*, Ernesto navigue entre les disciplines savantes: « Un peu partout... J'en suis à... un peu de philosophie... Un petit peu de mathématiques... un peu de ci... un peu de ça... »³ Et, «dans les derniers jours de la connaissance », il atteindra «la philosophie allemande »⁴. Contre l'éducation scolaire, Duras opte pour la philosophie, contre la segmentation du savoir, la polyphonie des savoirs. De là notre préférence pour le regard que Gwendoline Jarczyk porte sur Duras. Discipline oblige: les professionnels de la Philosophie davantage que les professionnels des Lettres. Un regard plus distancié, inséré dans un travail rigoureux consacré au Négatif dans *La Logique* de

1. Cet entretien de Duras est cité par Ch. Blot-Labarrère dans son *Marguerite Duras* (*op. cit.*, p. 235).

2. *La Vie de Jésus*, Paris, Gallimard, « Folio », 1974, p. 130.

3. *La Pluie d'été*, *op. cit.*, p. 126.

4. *Ibid.*, p. 116.

Hegel¹, des citations savamment sélectionnées de Duras en chemin vers le savoir: «Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais, ce ne serait pas la peine. Écrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait. »² L'écriture, pour Duras, est également une invitation au voyage, au dialogue. Sur le yacht du *Marin de Gibraltar*, on lit Hegel. Comme le révèle Pierre-Jean Labarrière, à la suite de Gwendoline Jarczyk, l'écriture durassienne est plus savante qu'on veut d'ordinaire le faire accroire

« (Duras) ne se disait pas philosophe, et il ne serait point de saison de l'enrôler à son insu dans cette aventure ; mais il est rafraîchissant, lorsque l'on arpente soi-même ces chemins, d'entendre une autre voix qui peu ou prou, et dans le respect de son originalité, dira la même chose, fera entendre la même musique. »³

Il suffirait encore de constater la charge intertextuelle d'une telle littérature, de mettre en évidence des sources, des filiations, des emprunts, des vols et des connivences pour admettre qu'Ernesto, pas davantage qu'Émile, ne saurait se passer de livres. L'enfant prodige des banlieues «investit le monde entier (...) la connaissance, Marx et Hegel... », dit Duras⁴. De là, dans *La Pluie d'été*, une critique plus nuancée qu'on ne le croit de l'École. A l'image de Nietzsche, Duras fait l'éloge de l'esprit enfant, tant il est vrai qu'Ernesto peut se présenter comme « un enfant de quarante ans de philosophie ». L'enfance exprime la maturité, l'esprit critique, la curiosité intellectuelle, tous les «pourquoi ? ». L'enfance est le temps de l'étonnement, du questionnement, de la volonté de savoir et de la connaissance. II s'agit du temps où l'individu n'a pas encore intériorisé les règles, les contraintes, les aliénations. C'est aussi l'activité créatrice, inventive, par excellence: « L'imagination au pouvoir », disent les romantiques, ou le pouvoir de l'imagination.

1. *Le Négatif ou l'Écriture de l'autre dans la logique de Hegel*, Paris, Ellipses, «Philo », 2000.

2. *Écrire*, op. cit., p. 65. Cité à la fin de la conclusion de : *Le Négatif ou l'Écriture de l'autre dans la logique de Hegel*, op. cit., p. 608.

3. Postface du livre de G. Jarczyk: *Le Négatif ou l'Écriture de l'autre dans la logique de Hegel*, op. cit., p. 620-621.

4. *Cahiers du cinéma*, n° 374, juillet 1985, p. 6.

5. *La Pluie d'été*, op. cit., p. 91

« Créer des valeurs nouvelles (...). L'enfant est innocence et oubli, un commencement et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, un "oui" sacré. Oui, pour le jeu de la création, il est besoin d'un "oui" sacré. C'est sa volonté que l'esprit veut à présent, c'est son propre monde que veut gagner celui qui est perdu au monde » (Nietzsche)¹.

À l'instar du courant pédagogique issu en partie des sciences sociales, Duras pense que l'éducation institutionnelle est de l'ordre du dressage, qu'elle normalise. Comme Spinoza, mais aussi Foucault, Deleuze et Derrida, Duras conçoit qu'une telle éducation rend les gens dociles, étrangers à eux-mêmes, blessés, castrés. Cependant elle ne propose pas contre l'élitisme de la culture des « Héritiers », une non-culture, une sous-culture; elle invite davantage à une démocratisation du savoir, à lire les grands textes fondamentaux de la culture universelle au sein des banlieues. Ce n'est pas parce que la culture est mal distribuée ou mal diffusée qu'elle est en soi condamnable. Mieux vaudrait alors faire porter la critique sur les dispositifs, les appareils de transmission.

Lorsqu'Ernesto refuse l'École, lorsque Duras veut fermer les universités, les écoles² (autour des événements de 1968) - *Détruire, dit-elle* (1969) -, ce n'est pas tant la connaissance qui est en cause, mais un certain mode de transmission des savoirs, une certaine conception de la culture, ainsi qu'une certaine falsification de la vérité³. Ce qui est en jeu dans cette fiction que constitue *La Pluie d'été*, c'est donc la distance entre la réalité de l'École, et l'École idéale - c'est la crise de l'École, et la nécessité de transformer les sociétés et le monde. Ernesto porte non seulement l'affection pour Renan, mais il porte aussi un prénom révolutionnaire, un prénom

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le Livre de Poche, 1963, p. 36-37.

2. « Je crois qu'il faut détruire. Je voudrais détruire toutes les écoles, les universités, qu'on passe dans un immense bain d'ignorance, d'obscurité. C'est une fois détruite, que j'ai pu faire ce livre et ce film (*Détruire, dit-elle*). J'ai essayé de détruire en moi tout ce qui procédait de mes habitudes d'écrivain. J'écris depuis longtemps, j'écrivais beaucoup. Je suis restée un an sans écrire pour écrire ça » (M. Duras, *Romans, cinéma, théâtre, Un Parcours 1943-1993, op. cit.*, p. 1190).

3. « On peut pas lui faire croire des choses qui ne sont pas vraies », dit la mère d'Ernesto (M. Duras, *La Pluie d'été, op. cit.*, p. 64).

de révolutionnaire. Et, ce que montre admirablement le texte de *La Pluie d'été*, c'est l'impatience des réformes; ce que montre le héros, c'est l'exigence d'ascenseur social que devrait constituer une éducation réussie. A la fin du livre, on apprend qu'Ernesto parcourt le grand livre du monde: «Il serait devenu un brillant professeur de mathématiques et puis un savant. Il aurait d'abord été nommé en Amérique et puis ensuite un peu partout dans le monde, au hasard de l'implantation des grandes centrales scientifiques de la terre. »¹ *La Pluie d'été* ne s'oppose pas à l'École, mais à une certaine effectivité de l'École – à l'éducation scolaire rigide, imposée – qui refuse à l'élève son statut d'élève et le maintien dans l'enfance (*infans*) ; elle s'oppose à la toute-puissance du maître et préfère le doux visage de l'instituteur. Et si l'éducation est un service, force est de constater qu'elle est un service public et que, de ce fait, elle ne doit rien retranchée des exigences traditionnelles de l'École, elle ne doit pas dévaluer la connaissance, relativiser les savoirs et destituer l'excellence. L'élève est bien, selon la formule kantienne, un animal qui a besoin d'un maître, mais ce maître doit être un guide, un maître provisoire, c'est-à-dire, en définitive, un serviteur. L'élève a vocation à surpasser le maître. Le succès d'Ernesto symbolise cet équilibre réussi autant qu'il est possible, cette entente de l'homme et du monde. Ernesto compose et harmonise ses processus de subjectivation d'une part à partir du corps de sa sœur aimée (en souvenir d'*Agatha*), des corps de la famille immigrée (Crespi), dont les jeux de noms suffiraient à recomposer une généalogie imaginaire, de la patrie, des patries et de la fraternité, du corps social mais aussi du corps de l'Institution (l'instituteur; les universités; le cosmopolitisme) et, d'autre part, à partir du Livre des livres, le Livre brûlé: *La Bible*, des mathématiques, de la chimie..., et de la philosophie. Ernesto réalise symboliquement la synthèse entre les tenants de l'école républicaine² et les tenants de la pédagogie³. L'école d'aujourd'hui, espérons au moins celle de demain, a non seulement vocation à diffuser les connaissances mais également à donner le goût d'apprendre. Pour cela, sans doute faudra-t-il que les oppositions disciplinaires s'assouplissent, que les tensions s'apaisent et que par-delà les querelles de chapelle, à l'image d'Ernesto, la philosophie ne dédaigne pas les sciences sociales, ni les sciences sociales, la philosophie.

1. *La Pluie d'été*, *op. cit.*, p. 151-152.

2. J. Billard, *De l'École à la République*, Paris, PUF, 1998; D. Kambouchner, *Une École contre une autre*, Paris, PUF, 2000.

3. Ph. Meirieu et M. Guiraud, *L'École ou la guerre civile*, Paris, Pion, 1997.

« Le journaliste:(...) je suis venu pour avoir... votre avis... sur votre frère.

D'où lui viennent des idées pareilles à votre frère ? Vous avez un avis vous ? (...)

Jeanne sourit (...)

Le journaliste: Excusez-moi... On peut se tromper... Alors il s'agirait d'une forme de révolte... De la découverte de l'injustice... immanente... du fait social en quelque sorte...

Jeanne : Je crois que ça intéresserait mon frère ce que vous dites (...)

Le journaliste: Vous avez fait de la sociologie vous ?

Jeanne: Pas beaucoup... Ernesto non plus, mais quand même il en a fait plus que moi» (Duras, *La Pluie d'été*)¹.

Si l'âme n'est pas autre chose que le corps lui-même, la distinction marxiste entre superstructure et infrastructure, la dévalorisation de la première et le sacre de la seconde doivent être remis en cause au profit d'une identité réelle et matérielle en même temps que d'une distinction purement méthodologique. Ernesto aspire à l'unité de la totalité; «jeune Messie », «enfant prophète-laïc », «miracle d'enfant de banlieue», il est «destiné à la Science, qui rend la vie "plus tolérable" »². En définitive, Ernesto a dépassé la violence des différences, différences sexuelles, différences sociales, différences nationales, différences disciplinaires. Cheminant vers le savoir absolu, il a illustré « une recherche disons d'ordre indifférent », et il « semblerait que du fait de ce choix d'apparence tranquille (...) la vie lui ait été finalement devenue plus tolérable» (Duras, *La Pluie d'été*)³. Mais, par-delà ou en deçà de cette œuvre d'exception où «s'instaurent et se propagent de la vie, du mouvement, un

1. *Op. cit.*, p. 118-119.

2. F. Lebdlley, Duras ou le poids d'une plume, Paris, Le Livre de Poche, 1996, p. 352.

3. *Op. cit.*, p. 152.

souffle »¹ – du vent ou le Dieu de Spinoza ? –, il nous faut faire retour aux autres livres de Duras, à d'autres textes, qui certes semblent, à première lecture, dévoyer le sens, mais qui recèlent ou nécessitent en fait une réelle exigence de lecture, une surlecture tant l'intelligence sait également y être à l'œuvre. Souvent la folie porte les textes vers les rivages de la déraison, vers la mer ou les océans, vers cette symbolique ancestrale dont Foucault nous rappelle le signifié, ces «paysages imaginaires» que nous avons déjà rencontrés :

*«Dans l'imagination occidentale, la raison a longtemps appartenu à la terre ferme. Île ou continent, elle repousse l'eau avec un entêtement massif: elle ne lui concède que le sable. La déraison, elle, a été aquatique depuis le fond des temps.»*²

Au contraire de la sage lucidité de l'enfant «Ernesto », la folie d'autres personnages durassiens – par exemple la folie de la mère (*Un Barrage contre le Pacifique*), celle de Jean-Marc de H. (*Le Vice-Consul*) – semble coupée du monde, décalée, noyée. L'être au monde paradoxal de la mère se confond avec sa naïveté et se lit dans les lettres qu'elle adresse aux agents du cadastre; celui du Vice-Consul est signifié par son initiale: la hache ou la guillotine. Incapables de symboliser les « processus de subjectivation », de prendre conscience de leur statut de sujet et du caractère fictif d'une tel statut, la mère et Jean-Marc de H. manquent du même coup le caractère vital et salutaire de cette fiction consciente d'elle-même, et ressemblent à *L'Enfant qui ne voulait pas grandir* de Paul Eluard, à *Peter Pan* de James Barry ou à Oskar Matserath, le personnage du *Tambour* de Günter Grass. Si les personnages se perdent dans la folie, Duras donne quelques clés pour prémunir les lecteurs attentifs. Dans notre premier chapitre nous avons mis en évidence des clés d'interprétation de la folie du Vice-Consul. Donnons donc à présent celles relatives à la folie de la mère (*Un Barrage contre le Pacifique*)

1. V. Forester, « Marguerite Duras, la vie chez les Crespi », *Magazine littéraire*, n° 274, février 1990, p. 53.

2. *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, vol. 1, p. 268.

Victimes des «ténébreuses lectures de Pierre Loti »¹, ceux qui deviendraient mère et père s'étaient rencontrés et avaient décidé de s'engager dans l'enseignement colonial. Joseph et Suzanne étaient nés en Indochine française. A la mort du père, la mère avait multiplié ses emplois pour s'«en sortir »². Des années plus tard, elle adressa à la Direction générale du cadastre de la colonie une demande d'achat de concession qu'elle obtint deux années plus tard, en échange de vingt ans d'économie. Dès la première année, elle mit en culture la moitié de la concession, culture ravagée par la mer, détruite, ruinée, dévastée. Une autre tentative fut reconduite l'année suivante, et également éconduite. Entourée de paysans pauvres dont la misère «avait donné l'habitude d'une passivité qui était leur seule défense devant leurs enfants morts de faim ou leurs récoltes brûlées par le sel », elle décida alors de construire des barrages pour contrer les assauts de l'océan – rondins de palétuviers qui allaient enfin permettre la mise en terre des semences... et d'en récolter les efforts. Mais, insuffisamment puissants, en une nuit, les barrages minés par les crabes nains des rizières cédèrent sous l'assaut de la montée de la mer⁴, tandis que se confortait la folie de la mère – désir fou de s'enrichir, folie de l'échec dont l'échec des barrages n'est sans doute que la répétition d'échecs antérieurs, successif et différents. «Et qui, négligeant d'étudier la genèse d'une si folle espérance, n'aurait été tenté de tout expliquer, depuis la misère toujours égale de la plaine jusqu'aux crises de la mère, par l'événement de cette nuit fatale et de s'en tenir à l'explication sommaire mais séduisante d'un cataclysme naturel ? » Mais quelle nature, quelle biologie, quelle enfance pourraient expliquer cette entrée dans la colère et la folie, les cris mortels de la conscience du malheur ? Renouant ainsi avec la conscience et l'incompréhension de Job, la mère – «intacte, solitaire, vierge de toute familiarité avec les puissances du mal, désespérément ignorante du grand

1. *Un Barrage contre le Pacifique*, *op. cit.*, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 24.

3. *Ibid.*, p. 53.

4. *Ibid.*, p. 57.

5. *Ibid.*, p. 30.

vampirisme colonial qui n'avait pas cessé de l'entourer »¹ – faisait au yeux de ses enfants l'expérience intenable de l'injustice. Quel événement décida de l'entrée dans la folie ?

Nature ou événement ? La folie est déjà là, à la naissance (*natus*), avant la maturité, noyée dans l'enfance de la raison, avant même l'âge de raison, ou alors elle est accidentelle. Le rationnel cherche ainsi à se sécuriser en opérant des plans, des coupes, en localisant, datant, fixant une fois pour toute la vérité de la folie dans la vision de l'expertise: «Le docteur faisait remonter l'origine de ses crises à l'écroulement des barrages. »² Anticipant sur la folie du Vice-Consul de France de Lahore ou celle de la Mendiante, la folie de la mère fait signe vers un événement qui est origine et cause, recherche qui rationalise ou rassure et, une fois satisfaite, coupe court à toute autre investigation. Rationaliser – comme «normaliser» – a donc le sens de garantir au monde une certaine stabilité³. Que chacun reste chez soi, à sa place, que l'ordre de la nature règne sur la terre comme au ciel et que les structures du monde commun se pérennisent. Le Mal est matériel, marin, puissance océanique qui disculpe les hommes et les décharge de leur responsabilité. Le Ciel est sauf et l'idéologie régnante peut être préservée. Mais contre le scientisme, le familialisme ou un certain rationalisme qui excelle dans l'art de la décision péremptoire, dans la coupure entre sens et non-sens et relègue, au nom de l'Un, le complexe dans le contresens, l'auteur *d'Un Barrage contre le Pacifique*, anticipant les philosophies poststructuralistes de la différence, relève dès 1950 que « peut-être (le docteur) se trompait-il. Tant de ressentiment n'avait pu s'accumuler que très lentement, année par année, jour par jour. II n'avait pas qu'une seule cause. II en avait mille, y compris l'écroulement des barrages, l'injustice du monde,

1. *Ibid.*, p. 25.

2. *Ibid.*, p. 22.

3. «La folie est devenue la paradoxale condition de la durée de l'ordre bourgeois, dont elle constitue pourtant de l'extérieur la menace la plus immédiate (...) elle est la condition de l'éternité de la raison bourgeoise» (M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1976, p. 399).

le spectacle de ses enfants qui se baignaient dans la rivière... »¹. Dans les années 1970, Deleuze et Guattari disent la pluricausalité de la folie, ils conceptualisent ce que Duras n'avait fait que pressentir (1950) puis reprendre, notamment avec *Le Vice-Consul* (1966). En 1987, Duras pourra alors être moins allusive :

« *Le Fou, la forme creuse du Fou est traversée par la mémoire de tous. La tête passoire traversée par la mémoire du tout (...) C'est une tête passoire, oui, trouée. C'est ça oui. Comme il n'est rien, qu'il n'offre aucune résistance à rien et que la mémoire pour moi est une chose répandue dans tous les lieux (...). Et je me dis (...) que si on n'offrait pas de résistance culturelle ou sociale, voyez, on y serait perméable. Il est poreux, le Fou. Il n'est rien, donc les choses le traversent complètement* » (Duras)².

Dans *Le Monde extérieur* (1993), Duras revient encore sur la folie de la mère :

« Avec le veuvage, jeune encore (...) ses trois enfants, son petit emploi, la misère s'est installée dans sa vie de façon à peu près permanente (...). Folle de ses enfants, martyre de l'amour de nous (...) ? je la vois enfin comme la chance première de notre enfance (...) - une sorte de terre sauvage. De cette terre flous sommes nés. Non, je n'ai pas eu de mère éprise de peinture ou d'art. » Il faut dire de cet extrait de « *Mothers* », sans sombrer dans l'idolâtrie, ce que Duras écrit pour introduire « *Albert des Capitales* » et « *Ter le milicien* » dans *La Douleur* : « Apprenez à lire, ce sont des textes sacrés. »⁴ À fleur de texte, la folie parle, en un langage non conceptuel, mais où déjà affleure le sens... La folie (de la mère) n'est pas déraison, pas davantage ne fait-elle nécessairement signe vers la biologie ou l'enfance, la psychiatrie ou le familialisme; le « petit emploi, la misère » éclairent la folie par l'économie, les pouvoirs, la superstructure. Pour parvenir à la pleine mesure du sens, écoutons un autre artiste : « (Le fou n'est pas la première et la plus innocente victime (...), mais le plus obscur et le plus visible, le plus insistant des symboles de la puissance (...). La sourde obstination des pouvoirs, elle est là (...) dans

1. *Op. cit.*, p. 22.

2. *Les Lieux de Marguerite Duras, op. cit.*, p. 96.

3. *Op. cit.*

4. *Op. cit.*, p. 134.

cette criarde présence de la déraison. La lutte contre les forces établies (...) contre l'Église (...). Et la folie représente si bien ces pouvoirs qui punissent qu'elle joue effectivement le rôle de la punition supplémentaire. »¹

Parallèlement aux intellectuels de son temps, Duras a donc dénoncé le rationalisme dominant, scolaire, un rationalisme naïf, abstrait qui «a donné le champ libre à tous les abus», ouvrant «un cycle maudit», un rationalisme «corrompu aussitôt né pour avoir emprunté à l'amour-propre son principe et sa notion »². De là l'urgence d'un autre rationalisme, moins policé, moins rond, moins monolithique que celui qui a tendance à dominer et à s'historiciser depuis Descartes (Foucault), voire depuis les grecs (Derrida). Contre le logocentrisme qui imprègne les discours biographisants pseudo-psychanalytiques des fidèles des salons officiels de la résidence de l'Ambassadeur de France à Calcutta (*India Song*), contre la «méthode haïssable» des commentateurs durassiens qui, comme Sainte-Beuve ou Goncourt, évaluent «l'œuvre comme effet d'une famille, d'une époque et d'un milieu »³, contre le docteur d'*Un Barrage contre le Pacifique* qui se satisfait d'une causalité simple et simpliste, Duras explore ce que Guattari a judicieusement appelé «chaosmose » et fait signe vers un surrationalisme qui complexifie l'appréhension de notre rapport au monde, affine sa compréhension, multiplie les logiques du sens.

Duras a, avec les mots qui étaient les siens, les mots du poète, avec ses propres moyens, sa plume et son style, insinué la possibilité d'une autre logique, d'une autre raison, d'un autre rationalisme. Elle a inséré le doute dans les consciences, elle a inquiété, elle a impressionné ses lecteurs – laissant le soin à d'autres, les professionnels du concept, d'explicitier ou de dérouler les signes impliqués ou compliqués de l'art: Elle n'a pas clarifié, elle n'a pas conceptualisé, elle n'a pas maîtrisé son discours ni son impact. De là aussi, par-delà les beautés de l'art, une

1. M. Foucault, *Histoire de la folie à l'Âge classique*, op. cit., p. 419.

2. Cl. Lévi-Strauss, Jean-jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme (1962), repris dans *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon, 1973, p. 53.

3. G. Deleuze, *Proust et les signes*, op. cit., p. 128.

ambiguïté maintenue quant à la raison. Nous avons montré que Duras ne baigne pas tout entière dans l'irrationalisme, ce qui n'exclut pas un certain flirt, la séduction, l'art ou la dialectique de la fugue, ou le romantisme contre lequel Thomas Mann nous mettait en garde :

« *Le romantisme porte en lui le germe de la maladie comme la rose le ver: son essence la plus intime, c'est la séduction – la séduction de la mort. Tel est le troublant paradoxe, lui qui défend révolutionnairement les forces irrationnelles de la vie contre la raison abstraite, l'humanitarisme plat, il possède une affinité profonde avec la mort.* »¹

Anne-Marie Stretter dans *Le Vice-Consul / India Song* envoûte ses courtisans par le mystère de son désespoir; la mère de Suzanne dans *Un Barrage contre le Pacifique* est présentée comme une «désespérée de l'espoir même »². Le désespoir achemine les belles-âmes à la mort. Cependant, nous avons ici étudié *La Pluie d'été* et certains points de l'œuvre relatifs à la folie que nous jugions stimulants. Certes, cela n'éluide pas la part d'ombre que l'œuvre véhicule aussi, comme l'a d'ailleurs remarquablement analysée Kristeva: Duras sait effectivement brouiller les pistes, tracer des chemins pour nous perdre; elle dessine des labyrinthes incertains ou les dédales obscurs de la mémoire; elle règne, à l'occasion, sur les «territoires du féminin ». Mais le fait qu'il s'agisse d'une écriture non cathartique et ravissante, où rôde le danger, le fait aussi que le ravissement durassien se définisse comme un état intuitif plutôt qu'intellectuel, n'excluent point une certaine raison à l'œuvre, fut-elle non encore déployée. Le sens existe, par intermittence. Le fait aussi que l'œuvre de Duras diffuse comme un voile, un vent, un irrationalisme politique, n'implique pas *ipso facto* que Duras nous immerge avec elle dans les rets d'un irrationalisme généralisé. Dès lors, il serait artificiel de rechercher pour Duras la cohérence ou l'unité qui sied tant à la cité bourgeoise ou à la recherche universitaire³ : certains textes disent parfois le mépris de la raison, d'autres

1. *La Montagne magique*, Paris, Le Livre de Poche, 1999.

2. *Op. cit.*, p. 142.

3. Il n'est pas suffisant, à notre sens, de noter comme D. Roussel-Denes que le souci durassien de la totalité qui tend à l'indifférence, la non-différenciation ou la confusion («Tout est dans tout, partout, en même temps », dit Duras), « ne correspond pas à une dégénérescence de la raison et de l'intelligence, mais à l'émergence d'une nouvelle intelligence, d'une autre raison (...). Cette confusion est souvent maîtrisée (...). L'association d'images mentales, superposées et réfléchies, aboutit à une projection globale complexe (...). (De là) cette œuvre si diverse et si cohérente à la fois » (*Politique et écriture dans l'œuvre de Marguerite Duras*, *op. cit.*, p. 351-352, 383).

anticipent sur un nouveau rationalisme, mais tous disent l'effondrement de l'unité du logos tandis que l'espoir moderne en un salut par un savoir mieux assuré (Descartes...) s'abîme dans *La Douleur, à Nevers, à Hiroshima ou à Vitry*.

Le soupçon, davantage que le mépris, de Duras quant à la raison situe donc l'écriture de la romancière – y compris *La Pluie d'été* et les accents tragiques que ce texte porte aussi: ses vanités aux antipodes de celle de Yourcenar qui « détient » (les mots sont de Claire Cerasi) « le monopole de l'intelligence, puisque ses héros se livrent à une introspection exigeante en même temps qu'ils soumettent la nature à une observation aiguë (...). Alors que Marguerite Yourcenar répond à la présence du mal par l'acceptation lucide des faits et la lutte jamais découragée de l'intelligence contre tout ce qui s'oppose à son exercice dans la liberté, recréant un monde grec où l'homme trouve sa place dans la nature, Marguerite Duras, elle aussi consciente de la présence du mal et de l'absence de Dieu, écrit dans l'angoisse judéo-chrétienne où la douleur personnelle répond à la douleur du monde. La perfection classique du style de Marguerite Yourcenar reflète le sentiment serein d'un équilibre parfaitement réalisé dans la nature, d'une divinité du monde tel qu'il est, dominé jusqu'à un certain point par l'esprit, autre forme de la matière (...) alors que l'angoisse profonde de Marguerite Duras appelle à travers le temps celle de Pascal non encore apaisée par la foi »¹.

Cette angoisse – cette perte des repères, des valeurs (Du monde clos à l'espace infini) – ne conduit cependant pas nécessairement, pas toujours, à la solution cartésienne², à mi surgissement

1. *Marguerite Duras de Lahore à Auschwitz, op. cit.*, p. 180.

2. « Ce qui est propre à l'Occident et qui nous vient de Descartes (...), c'est cette illusion que nous sommes maîtres de nous-mêmes et que nous avons un moi et que c'est nous qui décidons, etc. les Occidentaux croient toujours que ce sont eux qui créent et qui pensent » (M. Duras, *Les Parleuses, op. cit.*, p. 140-141).

du Sujet, fut-il le «Je » de l'auteur. Cette perte de repères à l'œuvre dans les textes durassiens confirme cependant l'ordre de préséance entre art et philosophie. L'œuvre flotte dans une sorte d'indétermination axiologique. A l'image d'un *pharmakon*, elle peut donc être un poison, une mélancolie délétère. II nous faut donc reconnaître avec Claire Cerasi que Duras se distingue de Yourcenar, au regard de l'intelligence et la maîtrise du sens. Aussi, davantage que les textes de Yourcenar, ceux de Duras nécessitent-ils une reprise, une prise en charge, par la critique rationnelle, car ils symbolisent en partie que, si le rationalisme est un autre nom du désespoir, il n'est pas nécessairement permis de baisser les bras au nom de ceux restés, de ceux qui restent, au bord du chemin; mais ils disent aussi, dans une certaine mesure, le ravissement du sens, expriment un certain silence de la raison, l'effroi renouvelé devant l'infini dérobade du Créateur, des créateurs – une littérature sans sujet, l'absence du Père –, et la solitude de l'orphelin abandonné de Dieu.

Stéphane Patrice relit de manière tonique et exultante les différentes Marguerite Duras et les réinterprète à l'aune du bilan vénénéux de ce XX^e siècle, sans verser à aucun moment dans l'hagiographie. Il analyse les engagements politiques de Marguerite Duras, met en lumière ses contradictions les plus apparentes et aussi les plus secrètes. Ses différentes analyses tracent le portrait d'une femme qui n'a cessé d'intégrer dans son corps et dans ce corps mort qu'est l'écriture l'impossible pensée de la Shoah. Comment encore imaginer l'unité de l'humanité après le génocide ? Est-il encore possible d'écrire, (le penser que l'écriture peut transformer notre vision du monde ?

Qu'est-ce qui nous fait humains, et non trop humains comme (lisait Nietzsche, mais si inhumains ? Quelles sont les possibilités de continuer encore aujourd'hui à croire et à espérer ?

Ce livre veut réveiller ses lecteurs et amonceler des réserves contre un hiver de l'esprit (lui s'annonce, Stéphane Patrice a raison. Lire Duras réchauffe le cœur et donne encore et encore de la force et le goût de la révolte.

Laure Adler

Stéphane Patrice, docteur en philosophie, a été professeur en classes préparatoires, et est actuellement chargé d'enseignement à la faculté de droit de l'Université Lyon III.